Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 35 (1906)

Heft: 18

Artikel: L'éducation de la jeune fille pour la famille

Autor: de Montenach

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1041103

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ployer indifféremment l'une ou l'autre des deux manières dont il a été parlé plus haut. Soit, par exemple, la soustraction

$$\begin{array}{r} 587 \\ -\ 243 \\ \hline 344 \end{array}$$

on dira : 3 ôtés de 7, il reste 4, je pose 4, etc.
ou bien, 3 et4 font 7, je pose 4, etc.
ou bien encore, de 3 à 7, il y a 4, etc.

On voit donc que, dans le calcul écrit, il n'y a pas lieu de faire la distinction entre les deux espèces de soustraction.

J. Aebischer.

L'éducation de la jeune fille pour la famille

RAPPORT PRÉSENTÉ AU CONGRÈS DE LIÈGE

par la baronne de Montenach

Mesdames, Messieurs [1],

En acceptant de traiter devant le Congrès de l'Education familiale un rapport sur cette question : « L'éducation de la jeune fille pour la famille », je ne me doutais point combien nombreux étaient les problèmes qui s'y rattachaient. Je ne me doutais surtout pas à quel point l'esprit familial, tel que nous le concevons et tel que nous voulons le défendre, était peu pris en considération dans les systèmes éducatifs d'aujourd'hui, qui visent avant tout à l'exaltation de l'individu et à sa formation pour l'Etat. Forcée de rester dans les limites tracées aux rapporteurs, j'ai dû renoncer de suite à l'idée de développer les différents points que comportait mon sujet, pour entrer davantage dans le cadre d'une séance telle que les vôtres, j'ai figuré à grandes lignes l'ensemble de la question et formulé quelques vœux qui la résument.

Représentante de l'Association catholique internationale des œuvres pour la protection de la jeune fille, je n'ai pu m'empêcher de souligner certains points qui se rattachent au programme de cette œuvre, pour autant qu'ils entraient dans le cadre de mon étude. Le but de ce travail se confond avec le but de votre Congrès qui est : de célébrer l'esprit familial et de le défendre en

[1] Ce rapport présenté à un congrès international et interconfessionnel examine la question en général et non pas seulement au point de vue suisse ou fribourgeois.

rendant à l'enfant, par l'éducation, une conception plus saine du sens de la vie. C'est la société domestique que nous voulons refaire, parce qu'elle est la base de toute organisation sociale. La société domestique, c'est la famille, c'est elle que le travail révolutionnaire cherche à démolir par tous les moyens.

Pendant la première moitié du XIXme siècle, l'éducation de la jeune fille fut presque exclusivement familiale, mais étroite et bornée. La puissance paternelle et maternelle, très développée et se prolongeant tard dans la vie, suffisait à tout. Il eût paru alors indiscret, presque déplacé, de vouloir éveiller dans l'âme somnolente d'une jeune fille quelques vertus actives. Réserve, obéissance, acceptation passive de la destinée quelle qu'elle fût, représentaient l'ensemble des qualités féminines d'après cette forme d'éducation.

Cette formation négative favorisait, dans les jeunes intelligences oisives, l'éclosion des rêveries toujours déprimantes et souvent dangereuses.

Mais l'amour instinctif du foyer persistait. Sortir de cet abri était chose impossible. Le mariage prolongeait en quelque sorte ce séjour à la maison paternelle ; la jeune femme retrouvait dans sa nouvelle vie la même atmosphère morale, et si le veuvage avec ses inquiétudes et ses austères devoirs n'intervenait pas, l'existence féminine s'écoulait calme, monotone et sans secousses.

Peu curieuse du dehors, repliée sur elle-même, limitant sa pensée à l'horizon fermé du village, de la ville natale, la femme maintenait la tradition et la continuité de l'esprit familial.

L'école alors réagissait peu sur cette forme d'éducation. En effet, les connaissances exigées étaient limitées, et la jeune fille ne devant pas, selon les probabilités, déployer son activité au dehors, la question de l'instruction professionnelle ne se posait pas.

La jeune fille, l'épouse, la mère réalisaient alors, surtout dans les pays de culture germanique, l'idéal féminin resté celui de l'empereur d'Allemagne et qu'il formulait naguère en trois mots : *Kinder*, *Kirche*, *Kuche*, les enfants, l'église, la cuisine.

Adaptée à un certain état économique, cette organisation n'allait pas lui survivre. Et depuis un demi-siècle, une évolution profonde, d'abord lente, puis extrêmement rapide transforma les mœurs domestiques.

Le développement de la grande industrie et l'entrée de la femme à l'usine, l'abaissement des revenus et la diminution des fortunes, l'âpre concurrence industrielle et commerciale, l'instabilité du lendemain et aussi les besoins croissants avec le coût plus élevé de la vie, firent envisager, autrement que par nos pères, l'éducation, l'instruction, toute la formation morale de la jeune fille. Désormais les qualités passives, jadis considérées comme

nécessaires, parurent aux modernes, insuffisantes et presque négligeables.

Les parents, soucieux de l'avenir, comprirent qu'il fallait à leurs filles, obligées de compter sur elles-mêmes, une somme de connaissances nouvelles : l'instruction s'étendit et se précisa. Ils comprirent encore que ces mêmes filles courraient à un désastre économique et moral, si l'on ne prenait soin de cultiver leur énergie, l'individualité féminine s'affirma tandis que l'autorité paternelle diminuait.

Puisque la maison n'allait plus enfermer, cloîtrer en quelque sorte la jeune fille, la vouer aux simples travaux domestiques ; puisque le monde s'ouvrait devant elle, non pour lui offrir des joies, mais pour lui imposer un rude et persévérant effort ; puisque la grande loi divine du labeur personnel la contraignait à son tour : l'idée ancienne du foyer domestique disparaissait devant l'idée moderne du métier.

Idée pratique puisqu'elle correspondait aux nécessités du temps; idée forte et chétienne puisqu'elle allait ressusciter dans l'âme de la femme les hautes vertus : l'énergie, la responsabilité, la maîtrise de soi ; idée traditionnelle enfin, puisqu'à travers les siècles on renouait la chaîne, et qu'à la poupée qui amuse l'homme, à la simple ménagère qui le nourrit, on souhaitait de substituer la compagne intelligente et avisée, capable, comme la châtelaine du moyen âge, d'aider et s'il le faut, de suppléer son mari.

Mais cette idée féconde, il eût fallu l'accepter tout entière. On se contenta de la fragmenter. Sans se soucier de réformer l'éducation dans le sens indiqué, on crut qu'il suffisait de modifier l'instruction.

L'école, où l'on allait rendre les jeunes filles expertes en toutes sciences humaines, apparut sacrée comme une église. Hausser le niveau intellectuel des pauvrettes, à quelque milieu qu'elles appartinssent, sembla un devoir. Les résultats de cette erreur pédagogique et sociale ne se firent pas attendre.

Ces jeunes Pic de la Mirandole en jupons se sentirent soulevées par un immense orgueil. Hier, petites filles frivoles, aujourd'hui demoiselles à diplômes, elles avaient gagné à cette transformation rapide une incommensurable vanité, et le dédain, pour ne pas dire plus, de l'honnête et vulgaire famille qui était la leur et qu'elles ne reconnaissaient plus.

Ce système valut à la société une foule de déclassées, qui encombrèrent bientôt les cadres de l'enseignement. Toutes ces savantes se sentirent appelées aux fonctions d'institutrices, et, devant le petit nombre de postes occupables et bientôt occupés, nous fûmes les témoins attristés d'une nouvelle crise : la crise du féminisme et presque la crise du mariage.

Nous ne nous étendrons pas ici sur le ou plutôt sur les différents féminismes où se mêlent à plusieurs principes justes une somme incroyable d'extravagances et d'erreurs. La crise du mariage est plus sérieuse et plus redoutable. « Instruite comme elle est, écrit M. Hugues Le Roux, la jeune fille moderne veut un compagnon ». Elle a le sentiment très net des droits que lui donne sa culture; elle n'est pas éloignée de se considérer comme supérieure à l'homme, et, il faut l'avouer, dans bien des cas elle a les apparences pour elle [1]. »

Donc étrangère à son milieu, supérieure, par son instruction, à ses parents, encline à repousser, avec un demi-sourire protecteur, les conseils et les avis de ces bonnes gens, la jeune fille se détache de sa famille. Elle rêve de quitter pour jamais l'humble boutique, la modeste demeure, les vulgarités qui heurtent sa délicatesse. Se marier ? Elle y pense. Le mariage n'est-il pas l'évasion ? Elle regarde autour d'elle et y voit les hommes de sa classe et de son rang. C'est parmi eux qu'elle trouverait un épouseur. Mais ces hommes elle les juge, surtout elle les compare « au compagnon » idéal, à celui qui serait digne de partager sa vie, celui à qui elle serait heureuse de sacrifier la plus précieuse et la plus chère de toutes les indépendances : l'indépendance de la pensée.

Hélas ! combien ils sont loin du beau modèle intérieur, ces jeunes gens, honnêtes sans doute, instruits, mais dépourvus de cet affinement supérieur, de cette délicatesse de sentir et d'apprécier qui lui semblent indispensables. Comment se résoudre à vivre avec cet être, non seulement différent, mais dans une certaine mesure inférieur ! L'immolation serait trop grande, la souffrance trop certaine. Et voilà un femme vouée au célibat.

Les hommes d'ailleurs, qui, à instruction égale, conservent une rudesse plus grande, que la lutte pour l'existence absorbe, sentent parfaitement qu'un abîme les sépare de ces jeunes filles nouvelles pour lesquelles on a forgé le mot de *cérébrales* ; eux aussi s'abstiennent,eux aussi se refusent au mariage, et, destinés par Dieu à s'unir, les deux sexes, non pas ennemis, mais indifférents l'un à l'autre, s'en vont chacun de leur côté.

Que feront donc les jeunes filles ?

Elles chercheront à se pourvoir. Elles s'efforceront de subvenir à leurs besoins si elles sont pauvres. Or, ouvrières ou petites bourgeoises sans fortune, forment dans tous les pays la majorité des femmes. Nous exceptons les paysannes que la crise a laissées à peu près indemnes, mais que les difficultés croissantes de l'agriculture et la pauvreté qui en résulte, poussent aussi à déserter les campagnes.

[1] Hugues Le Roux. *Nos filles*. Calman-Lévy, éditeur, Paris, 1898.

Toutes ces jeunes filles donc, qui ne peuvent ou ne veulent plus se marier, ont à résoudre le formidable problème du pain quotidien.

Elles font le siège des carrières libérales que les Etats et les particuliers ouvrent à leur activité : fonctionnaires des postes et télégraphes, employées de banque, comptables, etc. Elles remplissent les ateliers de la grande et de la petite industrie, où leur affluence, fort bien vue par le patron, encouragée par lui, produit un abaissement des salaires. Nées dans un pays pauvre, elles émigrent en masse et deviennent ces lamentables troupes de déracinées que guette l'agent recruteur de la Traite des blanches.

Il s'agit donc de réagir contre des tendances fâcheuses, et sans prétendre ramener l'éducation des filles au quasi néant d'il y a cinquante ans, — le passé, quel qu'il soit, ne se recommence jamais — il faut mettre l'éducation moderne en harmonie avec les réalités actuelles ; il faut élever nos filles pour la vie, pour le milieu où elles évolueront, pour la famille qu'elles auront à fonder.

Puisque la femme doit, elle aussi, gagner un salaire, il importe de lui assurer une profession qui lui permettra d'aspirer à un gain plus élevé et de l'exiger légitimement. Et la profession acquise avec l'indépendance économique qu'elle comporte permettra à la jeune fille de créer un foyer domestique qui ne dépendra plus uniquement du mari.

La profession féminine sauvera la famille en cas de veuvage, et l'on verra moins souvent cet affligeant spectacle d'une mère désespérée vendant bribes après bribes le pauvre héritage, parce que le père est mort, que l'aisance a disparu avec lui et qu'elle ne sait où employer son réel dévouement et son incapacité non moins réelle ; tandis que la misère arrive, la misère qui arrache les enfants au foyer dévasté pour les jeter à quelque orphelinat, tandis que la mère ne peut rien que pleurer et maudire l'éducation qu'on lui a donnée. Ah ! comme cette mère envie alors la formation des professionnelles !

Le savoir ménager, plus modeste, n'en offre pas moins de sérieux avantages. Dans la maison de ses parents, la jeune fille prête à sa mère l'aide utile de ses connaissances spéciales ; elle la supplée s'il le faut.

Mariée, ce savoir tout pratique permettra à la jeune femme d'augmenter la richesse du ménage, par l'économie bien entendue, la science des achats, et, ne craignons pas de le dire, par l'usage qu'elle saura faire du très utile art culinaire. Savoir confectionner un bon plat peut avoir sa répercussion sur le bonheur conjugal.

L'écueil de ce sage programme serait de donner à l'éducation professionnelle une uniformité trop grande. Il faudrait tenir compte des besoins locaux, des travaux industriels ou autres de la région.

Indiquons, sans y insister, l'utilité pratique et vraiment familiale, de faire entrer dans l'instruction féminine des notions d'hygiène, surtout d'hygiène infantile et une connaissance suffisante des lois physiologiques qui permettront à la future mère de comprendre les ravages causés par l'alcoolisme et la prépareront à lutter efficacement contre ce fléau social.

On nous permettra d'ajouter que l'enseignement de l'histoire et la compréhension esthétique des beautés locales attacheront l'enfant à son clocher, et, en lui faisant aimer le lieu de sa naissance, éveilleront et fortifieront dans son âme le plus noble et le plus divin des amours : le patriotisme.

(A suivre.)

Méthode raisonnée de grammaire théorique et pratique

La grammaire au cours inférieur [1].

Il est encore logique de passer du sujet à l'action, puisque celui-là *est* ou *agit* toujours. Encore ici, au moyen d'exemples bien adaptés, comme : La table est un meuble, Paul ferme la porte, etc., il faut d'abord amener l'enfant à savoir reconnaître les verbes. Le maître en fera tirer bon nombre d'exemples des lectures, et peu à peu, l'élève ne s'y trompera plus. Pour établir un peu d'ordre dans les idées, il importe que l'enfant puisse observer que le verbe exprime parfois l'idée, le plus souvent l'action.

Disons encore une fois pour toutes que, toujours, à l'enseignement proprement dit, succéderont d'abord les exercices oraux, puis les applications écrites. Nous reparlerons plus loin de ces dernières.

De là, il faut aborder l'étude élémentaire de la conjugaison. Ici, que de difficultés ne rencontre-t-on pas ! Et aussi, que de procédés routiniers n'emploie-t-on pas ! Que dire, par exemple, de la manie qu'ont certains maîtres de faire apprendre par cœur de nombreux verbes, sans que l'élève ait jamais compris, ni les questions de personnes, ni celles de temps. En toute chose bien faite, il faut procéder graduellement et logiquement. Or, quel est le premier élément à distinguer en matière de conjugaison ? A mon avis, c'est la question de *personne*. Il faut donc que l'élève se rende compte de l'emploi des trois personnes, du singulier d'abord, du pluriel ensuite. Mais comment faire pour introduire

[1] Suite aux articles du 15 mars et du 15 juin 1906.